

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ANONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
14 » six mois.
7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITE, BULLIER
et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

20 mars 1862.

La demande d'enquête présentée par M. Jules Brame a été repoussée par le Corps législatif dans la séance qui a eu lieu mercredi.

La défense de l'industrie a été présentée par l'honorable député du Nord avec un talent et une énergie auxquels il faut rendre hommage.

Parmi les pétitions déposées au Sénat, il en est, dit-on, plusieurs qui sont relatives à la législation de la presse.

Les nouvelles reçues de New-York vont jusqu'au 4 de ce mois.

M. Johnson, nommé gouverneur du Tennessee, ira à Nashville pour organiser le gouvernement et protéger les citoyens loyaux.

Les confédérés ont incendié Columbus, et se sont retirés vers le port de Randolph, emportant leurs canons et toutes leurs valeurs.

Si la guerre civile aux Etats-Unis n'a même pas immédiatement l'abolition de l'esclavage dans les Etats du Sud, elle ne lui aura pas moins porté un de ces rudes coups dont une institution ne se relève pas. Ainsi, au congrès de Washington comme dans le gouvernement, les dispositions défavorables à l'esclavage prennent chaque jour un caractère de plus en plus marqué.

L'insurrection militaire qui, au dire de quelques journaux, aurait éclaté dans l'île de Syra, n'est pas confirmée; la Gazette d'Augsbourg fait remarquer que l'élément essentiel d'une insurrection militaire, c'est-à-dire une garnison, manque dans l'île de Syra. Le même journal prétend que des hommes, des armes et de l'argent viennent d'être expédiés du port de Gènes à Nauplie pour la cause des rebelles.

D'autre part le télégraphe nous apprend que les troupes royales viennent de remporter un premier succès contre la forteresse de Nauplie; Aria et tous les

retranchements extérieurs, excepté la position de Saint-Elie, ont été pris le 13 mars; la dépêche qui nous annonce ce fait ne dit pas si ces positions ont été défendues par les insurgés.

La seule nouvelle de quelque importance qui nous soit transmise aujourd'hui concerne l'insurrection slave. Les négociations entre Omer-Pacha et Vukalovich sont rompues, et une lutte à outrance se prépare en Herzégovine entre les Turcs et les chrétiens insurgés. La dépêche désigne Mirko comme le chef des Monténégrins, ce qui fait supposer une entente complète entre le prince et la montagne Noire et les compagnons de Vukalovich.

J. REBOUX.

La rupture de l'Union américaine a été incontestablement un malheur pour le commerce et l'industrie de l'Europe, attendu que, du même coup, elle a arrêté l'expédition de l'un des plus importantes matières premières, le coton, et a supprimé en même temps la demande des produits manufacturés de l'Europe. Toutefois, ce mal, que nous déplorons autant que personne, ne sera, il faut bien l'espérer, que temporaire, tandis que le bien qui résultera de la rupture de ce faisceau menaçant, sera permanent. Car il n'y a pas à se faire illusion sur ce point, l'Union américaine telle qu'elle existait il y a deux ans, est irrévocablement finie.

Le Nord aurait beau remporter encore dix victoires comme celle de Donelson, il ne forcera pas le Sud à rentrer dans la fédération; plus au contraire la lutte se prolongera, plus elle s'envenimera, et le Sud qui, à l'époque de la sécession, accusait le Nord—sans motifs suffisants, selon nous,—de vouloir la destruction de l'esclavage, sera bien plus autorisé désormais à élever cette accusation que plusieurs actes importants, tant de l'administration que du Congrès, sont venus depuis lui donner raison.

Avant la rupture, le Nord tolérait l'esclavage dans le Sud comme un mal nécessaire, mais qui, du reste, ne pouvait l'atteindre lui-même; mais après que ce mal aura été la cause d'une guerre ruineuse, d'impôts écrasants, d'emprunts insensés, les Yankees, race calculatrice jusqu'au bout des ongles, n'oublieront jamais que c'est à l'esclavage qu'ils doivent et ces fardeaux et cette ruine.

La restauration de l'ancienne Union est donc à peu près impossible, et, devrait-il même y avoir à la suite des récentes victoires du Nord une sorte de replâtrage, une réconciliation apparente, un baiser-Lamourette, en un mot, qu'on ne tiendrait pas. Il y a maintenant entre le Saint-Laurent et le golfe du Mexique deux nations essentiellement distinctes, entre lesquelles une paix basée sur la reconnaissance de droits égaux et d'une vie politique indépendante est possible; mais qui ne peuvent fusionner en un seul peuple.

Si les hommes politiques du Nord sont sages, ils profiteront des récents avantages de leur armée pour proposer la paix; et à leur Solferino pour rire du Fort Donelson, ils feront succéder un Villfranca sérieux. S'ils agissent ainsi, ils prouveront au monde qu'ils sont aussi prévoyants après la victoire qu'ils ont été persévérants auparavant. Mais la reconnaissance de l'indépendance des Etats qui se sont séparés de l'Union doit être le point de départ de cette négociation. Le Sud ne peut accepter ses dernières défaites qu'à la condition d'obtenir le but essentiel qu'il a poursuivi. Tôt ou tard, le Nord devra en venir là; mieux vaut donc pour lui y arriver au lendemain de la victoire, et joindre à l'honneur du succès le mérite rare de la modération.

Les puissances européennes ont montré la plus grande déférence et ont fait passer le respect de la loi internationale avant la considération de leurs intérêts matériels, en admettant le blocus des ports du Sud. Mais il est clair qu'elles verraient avec une véritable satisfaction le Gouvernement fédéral mettre fin à la guerre actuelle par une transaction dans laquelle, après ses récents succès, il aurait le beau rôle. Si le Nord doit renoncer à pousser son action politique jusqu'aux rives du golfe du Mexique, il a devant lui tout le far west qui lui tend les bras; conquête pacifique à laquelle le fil télégraphique qui, dès à présent, unit San-Francisco à New-York, sert de symbole et de jonction aérien.

Après une telle perspective, le Nord ne peut pas craindre de se trouver jamais à l'étroit. De plus, débarrassé de cette lourde solidarité qui, bon gré malgré, le rendait complice des esclavagistes, il pourra se rattacher sans arrière-pensée et sans remords à la noble et grande politique de l'Angleterre et de la France et poursuivre avec elles la destruction pacifique et progressive de cette grande iniquité sociale qu'on appelle l'esclavage.

E. MOUTTET.

Le Constitutionnel, qui veut bien reconnaître que les protectionnistes comptent d'assez nombreux adhérents dans le Corps législatif, prétend que l'enquête demandée par MM. Jules Brame et Pouyer-Quertier « est parfaitement inutile, qu'elle n'aurait pas de but pratique et ne servirait qu'à créer une sorte d'agitation manufacturière peu faite pour encourager et raffermir le travail. »

Il ajoute que M. Jules Brame « a dirigé contre le commerce un véritable réquisitoire rempli d'injustice et de passion. »

Le Constitutionnel cherche vainement à nier la portée et le véritable caractère de cette discussion, et lorsqu'il accuse d'injustice et de passion l'honorable défenseur d'une industrie dont il est impossible, quoi qu'on fasse, de cacher la triste position, il ressemble aux gens qui, ne voulant pas avouer leurs torts, jettent les hauts cris pour ne pas entendre la vérité.

Personne, n'en déplaise au Constitutionnel, ne prendra pour une énigme la déplorable situation de l'industrie et le chômage qui en est la conséquence.

Puisque le moment de juger les effets du traité de commerce n'est pas encore venu, nous demanderons volontiers si les bienfaits du libre-échange doivent se faire attendre longtemps.

Nous dirons aussi, à propos de l'interpellation de M. Granier de Cassagnac, citée avec enthousiasme par le Constitutionnel :

Le langage de M. Jules Brame ne peut déplaire qu'à ceux qu'offusquent et que blessent la vérité que l'honorable député a eu le courage de faire entendre.

J. REBOUX.

Belgique.

On écrit de Bruxelles au Journal de Liège :

« Depuis quelques jours, on faisait courir à Bruxelles, et la Gazette de Cologne reproduit un bruit extrêmement inquiétant. Le roi ne quittait pas son château de Laeken. On disait que Sa Majesté était atteinte d'une grave maladie. Des renseignements positifs me permettent de don-

ner à ce bruit le démenti le plus formel. Lorsque le roi, étant allé rendre visite à sa royale nièce à Osborne, retourna à Londres pour revenir en Belgique, il fut pris d'une indisposition qui ne dura que quelques jours. De retour à Bruxelles, Sa Majesté ressentit une affection qui ne présentait aucun danger, mais qui le força cependant de garder ses appartements. Depuis trois jours, son état est des plus satisfaisants. »

Angleterre.

On écrit de Londres, 17 mars :

« Nous allons avoir au Parlement un débat qui ne manquera pas d'attirer l'attention de l'Europe, car il s'agit d'une mesure qui intéresse la sécurité et le bien-être du monde entier. Je veux parler du droit des neutres. »

« Nous connaissons déjà l'opinion du ministre à ce sujet et ses doctrines. Lord Palmerston a pu être un grand politique, mais c'est assurément un pauvre économiste. Il a cru toute sa vie et il croit encore que le monde doit se gouverner par la violence ou la force, *ultima ratione regum*; il s'imagine que l'Angleterre est destinée à rester la souveraine absolue des mers et la plume du monde maritime. Pauvres hommes d'Etat qui ne peuvent se décider à suivre le mouvement de notre planète, qui s'amuset à fabriquer des canons Armstrong, lesquels éclatent quelquefois, et de grosses machines en fer, le jouet des flots et des vents, au lieu de perfectionner l'agriculture et l'industrie. »

« Une nation ne peut plus s'enrichir aux dépens des autres par le vol et la rapine, à main armée, mais en faisant pousser de plus abondantes récoltes, en fabriquant des instruments et des tissus plus solides, à meilleur marché, en arrachant les métaux des entrailles de la terre, en obtenant par la science chimique des produits inconnus, d'une application utile, en transportant au loin les objets naturels et manufacturés plus rapidement et moins cherement. »

« Le numéraire continue à s'accumuler dans les coffres et les caisses de la Cité. On croit que la Banque d'Angleterre sera obligée d'abaisser très prochainement le taux de l'escompte à 2%, ce qui la mettra encore à meilleur marché dans Lombard-Street. »

« L'institution des volontaires nationaux subit une crise assez grave. Le zèle commence à se refroidir. Les pompons et les passementeries sont fanés. Les tuniques montent la corde. Le moment arrive de

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 21 MARS 1862.

— N° 16. —

ALICE.*

CHAPITRE XIII. (Suite).

Elle poussa un cri de douleur et d'effroi, cri perçant qui alla réveiller son père. M. d'Avigny se leva, s'habilla à la hâte, et, guidé par un second cri, dans lequel il reconnut distinctement la voix de sa fille, il arriva sur le théâtre de cette scène au moment où Laure épuisée allait être entraînée par Achille.

« A sa vue, le jeune homme s'enfuit, après avoir précipitamment lâché le bras de Laure, qui tomba presque sans connaissance sur le gazon. M. d'Avigny la releva, et, sans lui adresser un reproche, sans lui faire une question, il l'emporta plutôt qu'il ne l'emmena dans sa chambre. Déjà il lui prodiguait des soins pressés, lorsque M^{me} d'Avigny, réveillée à son tour, accourut voir ce qui se passait. Il va de soi qu'elle ne garda point avec sa fille les mêmes ménagements que son mari. Au contraire, elle se répandit en invectives contre le maudit séducteur qui avait

failli porter atteinte à la pureté sans tache de son angélique Laure », et M. d'Avigny fut contraint de l'exhorter à plusieurs reprises à modérer ses éclats de voix, si elle ne voulait trahir aux domestiques une aventure qui devait rester un secret pour tout le monde.

Le lendemain, Laure était au lit et avait la fièvre; mais personne dans la maison, pas même Marie, sa curieuse et indiscrette femme de chambre, ne soupçonnait la cause de cette indisposition subite. M. d'Avigny sortit de grand matin pour se mettre à la recherche d'Achille et lui demander raison de sa conduite infâme. Mais il ne le rencontra nulle part. Après le déjeuner, il recommença ses courses; elles furent également vaines. Il avait déposé un billet chez Emery, il ne reçut point de réponse.

Le soir, vers sept heures, tandis que ses parents étaient à table, Laure, seule avec Marie, lui ordonna de ranger sa toilette de la veille et de scruter ses bijoux, épars sur une commode. La femme de chambre obéit. Tout à coup elle poussa une exclamation de surprise et dit d'un air consterné :

« Mademoiselle, le bracelet d'or émailé a disparu. »

— En êtes-vous sûre ? demanda Laure en pâlisant.

— Je ne le trouve nulle part, et je suis bien certaine de l'avoir attaché hier au bras de mademoiselle. Comme elle n'a pas voulu que je la deshabille, j'ignore...

— En effet, reprit Laure avec un peu d'embarras, j'avais trop chaud; j'étais trop agitée pour me coucher tout de suite. Je commençais à mon insu à être malade... Mais où aurai-je perdu mon bracelet ?

— Mademoiselle n'est pas sortie hier. — Non, je ne me suis promenée qu'au jardin. Courez, Marie, l'explorer dans tous

les sens. Je tiens infiniment à ce bijou; c'était un cadeau de mon père. »

Marie jeta sur elle un coup d'œil défilant et sortit.

Laure n'avait que bien peu d'espoir de retrouver le bracelet. Dans son trouble, elle n'en avait pas remarqué l'absence en se déshabillant. Mais elle se rappelait fort bien que, la veille, elle le portait au bras gauche, et que c'était par ce bras qu'Achille l'avait saisie. Elle se souvint même avoir senti alors, outre la pression de sa main de fer, une piqure douloureuse, et regardant son poignet à cet endroit, elle y découvrit la trace d'une goutte de sang. Plus de doute, le bracelet s'était cassé sous les doigts d'Achille, et, en fuyant, il en avait emporté les débris.

Elle tressaillit à cette idée et attendit avec anxiété le retour de Marie.

Celle-ci reparut enfin.

« Voici, dit-elle, deux petits morceaux du bracelet; mais j'ai eu beau chercher, je n'ai retrouvé que cela et un lambeau de la dentelle des manches de mademoiselle. »

Ce disant, elle fixait sur sa maîtresse un coup d'œil scrutateur.

« C'est bien, laissez-moi dormir », dit Laure d'un ton bref en se retournant du côté du mur pour cacher sa rougeur et son émotion.

Au même instant, on remettait à d'Avigny une lettre ainsi conçue :

« Mon vieil ami,

« Tu sais que personne n'a désiré plus vivement que moi une alliance entre nos deux familles. Tu ne suspecteras donc ma sincérité si je te déclare que je me vois à regret contraint de rompre le mariage. Ce matin, à un déjeuner de garçons à la campagne, M. Achille Emery s'est vanté tout

haut d'avoir eu la nuit dernière un rendez-vous avec ta fille dans votre jardin. Comme je prevois de ce qu'il avance, il montre à qui veut le voir un bracelet que chacun a admiré au bras de Laure. Si Edmond était ici, il provoquerait sans doute cet insolent et il défendrait l'honneur de sa fiancée. Pardonne-moi de juger autrement des choses : je ne suis pas partisan du duel, qui ne répare rien et ajoute souvent un crime à une faute. D'ailleurs, j'en suis convaincu, mon fils ne serait pas heureux avec une femme qu'il aurait avoironnée à ses devoirs, et dont la réputation ne serait plus sans tache. J'abandonne avec chagrin un rêve caressé vingt ans; Dieu n'a pas voulu qu'il se réalisât. »

« Je te serre la main avec la sympathie et la considération la plus profondes, et je te prie instamment de me conserver ton amitié. »

« Marquis de ROCHEBRUNE. »

Le malheureux d'Avigny présenta silencieusement cette lettre à sa femme, qui éclata aussitôt en plaintes, en reproches à l'adresse du marquis et du comte, mêlant à leurs noms celui d'Alice Norbert, et s'impatientant du calme de son mari.

Quant à lui, il souffrait trop pour être sensible à ces récriminations, et, laissant Henriette exhaler sa colère, il monta auprès de Laure pour la préparer doucement à ce coup. Il tremblait que, sans cela, sa femme irritée ne fit à la pauvre enfant une scène violente qui, dans l'état où elle se trouvait, aurait pu nuire à sa santé. A quoi bon, d'ailleurs, les réprimandes quand les faits parlent si haut ?

Lui, courbant la tête avec résignation, il disait comme son ami : « Dieu ne l'a pas voulu ! »

Sans l'extrême indulgence qui l'aveuglait, il eût ajouté sans doute : « O mère, qui élevez vos filles dans la coquetterie et dans la vanité, voilà les fruits de votre imprudence ! »

CHAPITRE XIV.

Tandis que ces événements s'accomplissaient à Paris, que faisait le comte de Rochebrune ?

En homme d'énergie, il s'efforçait de reconquérir le calme résigné que lui avait ravi la réhabilitation de Norbert. Il était toujours résolu à consommer le sacrifice de la piété filiale, mais il voulait se sacrifier avec courage, et non comme une victime qu'on traîne à l'autel. Il faisait tout son possible pour ne voir en Laure qu'une personne comme tant d'autres, sans défauts ni défauts saillants, assez jeune pour subir docilement l'influence d'un mari et devenir sous une sage direction une femme aimable et attachée à ses devoirs. Mais, hélas ! qu'il avait de peine à se la représenter ainsi ! Malgré lui, elle lui apparaissait toujours telle qu'il l'avait vue si souvent dans les salons et dans son intérieur, et le découragement s'emparait de lui. Mais une voix séduisante, à laquelle il tâchait en vain de rester sourd, murmurait alors au fond de son cœur ces consolantes paroles : « Jamais Laure ne sera ta femme ; non, c'est impossible ; le Ciel ne le permettra pas ! » Et, en dépit de sa raison qui lui criait le contraire, l'image d'Alice se plaçait à ses côtés, non pas triste et pâle comme il aurait dû la voir ;